



L'incorrect

ESPACE DE LIBRES DÉBATS



Des partisans du Brexit manifestent devant le Parlement de Londres pour le départ de leur pays de l'Union européenne. La réaction de la population au mépris des élites mondialistes.

Populismes, quand vous nous tenez...

Un spectre hante le monde globalisé du XXI^e siècle : le populisme. Mot fourre-tout par excellence, mouvement aux contours indéfinis : il est devenu l'auberge espagnole du fantasme de la fin des politiques. *Par André Bercoff*

Ce n'est pas par hasard que deux auteurs venus d'horizons nettement opposés viennent de faire paraître des ouvrages qui, paradoxalement, se retrouvent sur plusieurs points fondamentaux. Avec *Le Mouvement populiste, droite-gauche, c'est fini*, l'écrivain et philosophe Alain de Benoist, fondateur, il y a une quarantaine d'années, de la Nouvelle Droite, réunit des chroniques qui, sous différents angles, examinent cette défiance généralisée d'une majorité de la population envers les partis de gouvernement en particulier, et la classe politique en général. Jean-Claude

Michéa, essayiste de la gauche iconoclaste et orwellien de choc, publie *Notre ennemi, le capital* dans lequel il démontre éloquentement, après d'autres, que le socialisme moderne, né de la prise incongrue de la vieille SFIO par le hussard balafre Mitterrand, a depuis longtemps passé une partie du peuple par pertes et profits. Celui qui croyait en Murs et celui qui n'y croyait pas se rejoignent pour l'inventaire des points de rupture entre les élites et le peuple, la France d'en haut et la France d'en bas.

On le sait depuis longtemps : le phénomène ne se limite pas, loin s'en faut, à l'Hesagone. Syriens en Grèce, Podemos en Espagne, le Mouvement 5 étoiles et la Ligue du Nord en Italie, Pegida en Allemagne, le Brexit en Angleterre, Trump et Sanders aux États-Unis : tous prétendent avoir touché le nerf d'une population qui se sent de plus en plus abandonnée, voire rejetée par les élites mondialistes. L'avertissement du "non" français au référendum de 2005 sur le projet de traité constitutionnel européen a été jeté à la poubelle de l'histoire. Les millions d'hommes et de femmes qui s'insurgèrent des conséquences d'une immigration hors contrôle, d'une Union européenne omnipotente et d'une mondialisation illimitée, se font



Alain de Benoist. Selon lui, l'offre politique ne répond plus au besoin d'identité des populations.

traiter, par le camp du bien et les princes qui nous gouvernent, de plébeux, de beaux, d'ignares incapables de comprendre la beauté insigne d'une libre circulation des hommes, des biens et des capitaux.

Et quand l'on avance que deux tiers des Français ne se reconnaissent plus dans les partis de gouvernement, l'establishment esquisse un soupir condescendant. Décidément, ces gens sont incurables. Alain de Benoist rappelle judicieusement que le vote, pour des millions d'hommes et de femmes qui n'ont pas autrement voix au chapitre, est un moyen de représentation

et d'affirmation de soi. Depuis près d'un demi-siècle, la droite a abandonné la nation et la gauche le peuple : du coup, l'offre politique ne correspond plus à la demande d'identité, de légitimité et d'enracinement venant d'une population qui constate chaque jour les inquiétantes avancées du chômage et de l'insécurité.

Depuis le grand tournant de 1982 où le socialisme est devenu capitalisme tempéré et adhésion à l'économie de marché, la gauche de gouvernement s'est précipitée sur le social à partir du moment où elle s'est aperçue que, selon l'expression de Guy Debord, « l'économie transforme le monde, mais seulement en monde de l'économie ». Faute de dissoudre le peuple, on le remplace par les technocrates, les bobos et les minorités sexuelles, ethniques et primo-arrivantes. La seule expression que l'on garde de l'internationalisme, c'est « du passé, faisons table rase ». L'individu idéal : sans racines, sans identité, sans appartenance. Oubliés la nation, la classe sociale, la famille, la religion, le rapport entre les générations. Morale et civisme en solde.

Benoist rappelle les propos de Christophe Guilluy dans le *Crépuscule de la France d'en haut*, selon lesquels une partie du peuple a connu un plan social massif, un licenciement collectif : on ne le laissera certes pas mourir de faim ni de maladie, à condition qu'il se tienne à car-

reau et ne fasse pas trop de vagues. Pour ce faire, on développe une culture de l'excuse et de la repentance, un complexe colonial qui fait de l'Occident le responsable de tous les crimes, et des terroristes les véritables victimes de la misère et de l'économie. Les immigrés deviennent le nouveau prolétariat, les bonnes âmes gouvernantes se concentrent sur le "mariage pour tous" et la réforme scolaire pour maintenir leur domination. Et Benoist de conclure qu'en fait, droite et gauche sont mortes et que le véritable conflit d'aujourd'hui, qui ne fait que commencer, oppose déjà populisme et oligarchisme, laissés-pour-compte et classe dirigeante qui, selon l'expression de Costanzo Preve, « se caractérise par son aisance à voyager, par l'anglais touristique, l'usage modéré des drogues, le contrôle des naissances, une nouvelle éthétique androgyne transsexuelle, un humanisme tiers-mondiste, un multiculturalisme sans vraie curiosité culturelle, et enfin par une approche générale de la philosophie qui en fait une "thérapie" psychologique de groupe et une gymnastique de relativisme communicationnel où le vœux et fatigant dialogue socratique devient le babillage de gens semi-cultivés ».

Mais tant vont les cruches à noyer le peuple dans l'eau du bain mondialisé, qu'à un moment donné résonne, de plus en plus fort, le retour du refoulé. C'est ce qu'évoque

LE VÉRITABLE CONFLIT D'AUJOURD'HUI OPPOSE DÉJÀ POPULISME ET OLIGARCHISME.

Jean-Claude Michéa dans son livre sous-titré *Notes sur la fin des jours tranquilles*. En homme de gauche qui puise assidûment dans les textes de Marx et d'Engels, de Rosa Luxemburg et d'Orwell, il mille les élites progressistes qui se prosternent, bouches ouvertes et yeux exorbités, devant les modèles de Goldman Sachs et de la Silicon Valley, du transhumanisme et du profit à tout va. Lui aussi rappelle l'abandon du peuple par la gauche au profit d'un « congrès éternel de minorités », selon notamment le rapport de 2011 du think tank Terra Nova, et montre à l'embl comment les partis dynastiques, voulant cacher leur impuissance à régler quoi que ce soit de la crise économique, du chômage et de la précarité, se gargarisent de « développement durable », « transition énergétique », « révolution numérique », et autres fétiches pour cacher au maximum leur engluement de plus en plus évident dans le système.

Il fut un temps, rappelle Michéa, où le socialisme n'avait que peu à faire avec la gauche et voyait le piège,